

LETTRES PARISIENNES

II

LA FOIRE

Le Français n'est pas homme, comme l'Espagnol et l'Italien, à appeler ses plaisirs par leur nom et à se promettre franchement un jour de fête. Il aime à les masquer d'un prétexte d'affaire, à les colorer d'une apparence de travail.

Il ne s'amusera point, sans vous avoir d'abord expliqué qu'il s'occupe, ne se divertira point sans invoquer au préalable quelque impérieux intérêt, quelque sérieux avantage : n'en déplaise à Théophile Gautier, qui pensait qu'il n'y a de beau que ce qui ne sert à rien.

* *

Or, le grand prétexte à amusements, chez nous, c'est la foire.

Je ne pense pas qu'il y en ait de plus belles, c'est-à-dire de plus nombreuses et de plus fréquentées que les nôtres. Toute la France a voulu en avoir. Autrefois, les grandes et petites capitales se réservaient ce privilège d'appeler à elles, à certains jours, le ban et l'arrière-ban des populations voisines, et l'on citait les foires de Jesaux et de Beaucaire. Aujourd'hui, la foire est descendue de la capitale au chef-lieu, du chef-lieu au canton, du canton à la commune, et, à l'heure qu'il est, de simples hameaux, que dis-je ? des plaines et des forêts sont en possession de ces immenses rendez-vous de plaisir et d'affaires.

* *

Mais c'est à Paris, surtout, qu'il faut voir cela. Paris, chef-lieu du genre humain, comme dit Victor Hugo, ne pouvait pas ne point avoir les plus belles foires. Il en a de traditionnelles, à Montmartre, aux Boulevards, dans la banlieue, foire aux jambons, foire aux melons, foire aux pains d'épice, et ce qui les distingue au premier abord, c'est qu'elles sont plus sincèrement dépouillées de prétextes sérieux, plus étourdissantes, plus débraillées, plus folles, et, c'est assez vous le dire, plus fréquentées que toutes les foires de Province.

* *

C'est en vain que vous cherchiez sous le ciel un seul lieu où, mieux qu'à Montmartre, à pareils jours, le bruit donne une idée maximum de ce qu'il peut être : ni la grève abrupte où les flots de la mer viennent s'émietter, ni l'entonnoir où la cataracte se précipite, ni la batterie basse dont tous les canons détonnent à la fois, ni la voûte gothique où vingt tambours battent aux champs, en même temps que l'orgue mugit et que vingt clairons sonnent.

* *

Ce n'est pas le bruit, c'est le vacarme mêlé ; ce n'est pas le vacarme, c'est le tintamarre.

Et avec cela, un mouvement, un tournoiement, un chassez-croisé de pas empressés, un chatolement de paillettes ; tout le bouillonnement d'une fourmilière que vous auriez démolie du pied, avec cette différence qu'ici, pas une fourmi ne se tait, ni ne se ressemble.

Ce sont des cris et des interpellations à n'en plus finir, des boniments à qui mieux mieux éraillés, des rires inextinguibles. Ici, c'est la note aiguë des cuivres appelant les chalands ; là, le roulement des grosses caisses ; plus loin, le glapissement de quelque hautbois enrôlé et le miaulement des orgues de carbarie.

* *

Sous cette tente pavoisée de drapeaux aux trois couleurs, s'étale tout un musée d'objets curieux et bien instructifs au point de vue historique. Le ministre, raconte le Barnum, a manqué une occasion unique de les acquérir, et c'est ce qui en a privé, jusqu'à ce jour, nos collections nationales.

Parmi eux, je distingue le bonnet de Charlotte Corday, le cheveu qui tenait l'épée suspendue sur la tête de Damoclès, un des cailloux que Démosthènes avait l'habitude de mâcher pour apprendre à parler correctement, un clou des portes de Gaza

et un petit morceau de la besace de Drogène.

* *

Est-ce tout ? Non : voici encore le fourreau de l'épée de Bayard, l'embouchure de la trompette de Gédéon, l'aspic de Eléopâtre conservé dans de l'alcool, et une paire de patins ayant appartenu à Huguet-Capet, roi de France.

Pas n'est besoin d'ajouter qu'il en est de ces bourdes à l'adresse du peuple tout autrement que des pilules ; plus elles sont grosses, plus elles passent. D'ailleurs, il y a là deux catégories de clients bien distinctes, ceux qui entrent pour s'instruire et qui, naturellement, ne manquent pas de sortir un peu plus sots ; ceux qui ne veulent que s'amuser et rire, et ce sont les seuls qui en aient à peu près pour leur argent et pour leur peine.

* *

La cheville-ouvrière, le boute-en-train, et, comment dirais-je ? le chef d'orchestre de ces amusements publics, c'est le pitre. Le pitre, véritable incarnation du démon français, produit exclusif et patentié de notre verve gauloise, est l'interprète obligé de toutes ces folies qui s'affairaient sans lui et n'iraient pas plus loin qu'une première épreuve.

Otez le pitre, et les femmes géantes ne pèsent déjà plus leur poids, et les hercules-forains ne sont plus que de beaux hommes. Sans lui, les princesses Toliléris, hautes comme un chou, intéressent à peine le public, et l'on reste froid devant les mangeurs de verre pillé et les avaleurs d'étoupes enflammées.

* *

Telle somnambule extra-lucide n'aurait aucun mérite à prédire l'avenir, s'il n'était là pour détailler ses oracles aux consultants ; et telle baraque serait désertée avant le milieu du jour, s'il cessait d'en prôner les mystères.

Mais le pitre étant là, tout est sauvé pour le directeur, et les recettes affluent.

« Allons, mesdames et messieurs, on va commencer, la toile se lève et n'oubliez pas que ce n'est que pour aujourd'hui ! Suivez le monde ! — Mais que vois-je ? On se presse, on s'étouffe chez nous ! De grâce, caissier, rendez l'argent et restreignez le nombre de ceux qui montent à l'assaut du spectacle : sinon nous périrons ensevelis dans nos succès, et la maison s'effondre ! »

* *

« Envoyez plutôt quelques clients à ce pauvre diable d'à côté, qui s'époumonne dans le désert ; et ne souffrez pas surtout que les mêmes spectateurs nous reviennent. Je n'en ai déjà que trop vus, qui, affriandés par une première représentation, ne craignaient pas, au préjudice de ceux qui attendent depuis ce matin, de s'en payer une seconde. Nous ne souffrirons plus cela ! Qu'on se le dise ! »

D'autres fois, il parle de mander la maré-chaussée pour éloigner les chalands trop empressés et de requérir les gendarmes pour faire évacuer le théâtre, les spectateurs, dit-il, refusant de s'en aller, figés qu'ils sont dans la contemplation de tant de beautés et immobilisés dans leur extase.

* *

Et notez qu'en répétant ce boniment accoutumé, le pitre ne se refuse à aucune inspiration et ne manque pas, comme un bon Français qu'il est, d'enjoliver son discours de quelque bon mot fortuit et de quelques plaisanteries inédites. Il ment, cela va sans dire ; mais que voulez-vous ? le métier fait l'homme, et quand il rapporte, à moins d'être bien ingrat, au bout de deux ans d'exercice, on est de bonne foi.

Et puis, il y a le pitre d'à côté qui le stimule, qui semble le narguer et faire des recrues à son préjudice. Or, il faut qu'un pitre renchérisse toujours sur son voisin, avec lequel on le compare tout naturellement ; et c'est à la foire comme dans le fait de ces deux indigènes des bords de la Garonne, dont l'un disait : Je vois une fourmi là-bas, sur la pointe du clocher ; — et dont l'autre répondait : Tiens, c'est vrai ; il y en a une, je l'entends marcher.

Si l'on n'a pas de ces mots-là, on risque d'être distancé par un confrère.

* *

Passons rapidement sur la charmeuse de serpents, équipée surtout en vue de charmer les humains, sur les loteries où l'on perd toujours beaucoup plus qu'on ne gagne, sur les tirs à la poupée et les boutiques à Treize.

Dans ces dernières, les objets guerriers sont nombreux : tambours, trompettes, fusils, sabres, gibernes, képis (d'officiers toujours), tout cela attire les futurs défenseurs de la patrie ainsi que les canons, et il y en a de tous les systèmes, les rayés, les Krupp, ceux qui se chargent par la culasse, etc. Il y a aussi le canon de la pair, qui fait un bruit du diable, et des revolvers depuis 6 jusqu'à 29 sous. Ceux-là sont le dernier mot de la perfection, dit le marchand.

* *

Un article qui n'a pas moins de succès, c'est le jouet automatique : les lapins qui battent le tambour, les souris qui marchent, le lapin libéré — qui tourne au fond d'une boîte dès qu'on soulève le couvercle ; enfin, le chien de grande dame en tricot de laine blanche et dont le ventre contient une trompette avec soufflet. Dès qu'on le caresse, il crie. Le marchand raconte qu'en l'achetant, on fait une bonne action !

* *

A tout prendre, la foire est ailleurs, là où grands et petits s'amusement en même temps. Elle est au cirque, où, sur une corde raide, des gymnastes habillés en clowns, la tête en bas, les pieds en l'air, se redressent par la seule force de leurs muscles ; où le jeune *Conrado* se précipite sans balancier ; — où *Mlle Caroline*, à cette hauteur inouïe, exécute des pas de caractère, décrit des entrechats mutins, se livre à une chorégraphie de ballet, avec la légèreté, la grâce et l'art des bayadères dont elle porte le costume. Puis elle passe comme un trait sur la tête de cinq chevaux en faisant le double saut périlleux : condamnée à mort son favori *Atlas*, le cheval-prodige, lequel tombe les quatre fers en l'air, se laisse étirer les jambes, rapprocher les sabots et endure, sans respirer, tout le simulacre d'une opération anatomique complète.

Mais les braves du public rappellent ce faux mort à la vie, et *Atlas* part au quadruple galop, comme s'il allait dévorer l'espace entre Paris et l'Arabie.

* *

Les animaux à l'état sauvage ont à peine moins de succès, témoin l'encombrement des ménageries. Un chacun veut pouvoir dire, en rentrant, qu'il a vu le lion du désert, le tigre du Bengale, l'ours blanc des mers polaires, et se donner la satisfaction de regarder, sans trembler, les principaux monstres du globe.

C'est un moyen qui s'use toutefois ; et il y a là, tout auprès, un attroupement compact qui nous avertit que nous sommes en face d'un genre d'attraction plus moderne.

* *

Voici, en effet, l'homme-chien, qui a des poils longs comme ça ; et l'homme-canon, qui se met dans la gueule chargée d'un mortier en guise de projectile. Cet autre, plus fort encore, arrête le boulet au passage avec ses deux mains ; tandis qu'à deux pas de là, un modeste praticien fait manœuvrer des puces savantes. Les atteler, les aligner, les mettre au trot, leur commander la charge en douze temps et l'école de peloton, sans qu'une seule ne ne bronche, tel est le spectacle fortifiant que cet industriel offre aux défenseurs présents, passés et à venir de la patrie française.

* *

Hélas ! il y a des exhibitions moins innocentes que celle-là, des salons d'anatomie, où le regard ne s'aventure point sans rougir ; des professeurs d'escroquerie ou d'immoralité, des porteurs de plaies artificielles : mille industriels frauduleux qui soutiendraient volontiers que leur pain est sacré, même acheté avec l'argent d'autrui, et qui diraient, comme ce détresseur de grands chemins, garotté par celui qu'il

avait attaqué : « Votre courage intempestif m'ôte le pain de la bouche ; et, puisque je n'ai pu vous voler, au moins faites-moi l'aumône ! »

* *

Le gendarme n'a pas trop de toute sa stoïque gravité pour ne pas s'en laisser conter : car ces bohèmes feraient rire les pierres et pleurer le bois mort. Il semble qu'ils naissent avec des tréteaux aux pieds et que la tirade est leur seconde nature.

Laissez-les faire : ils causeront avec les astres, fraterniseront avec les nuages, tutoieront le soleil. Malgré soi on les écoute, et, pour un peu plus, on croirait que c'est arrivé.

* *

N'écoutez pas les bohèmes, jeune étranger, et encore moins les sirènes du Café-chantant.

Le Café-chantant est un kiosque illuminé et ouvert à tous les vents comme la toilette des divas qui s'y font entendre. Vous trouverez là beaucoup de décors enfumés et de parfums rancis, beaucoup de robes pailletées qui ne supporteraient pas le grand jour et beaucoup de femmes peintes. Vous y entendrez des *Prime Donne* au gosier d'airain et à la vertu de verre. C'est Thérèse qui a accrédité cette industrie : muse de carrefour elle-même, muse crottée et hume-vent, née d'un ruisseau à l'heure où s'y mirait une étoile, et qui a poussé plus loin que personne l'art de prostituer les dons naturels.

Les Cafés-chantants ! Voilà, selon moi, un des plus tristes côtés de la foire. Car on ne s'y amuse qu'au prix d'un remord secret, et l'on n'y rit que d'un mauvais rire.

* *

Reposez plutôt vos yeux, avant de partir, sur les rondes d'enfants épanouis emportés sur les chevaux de bois, avec mille lanternes de toutes couleurs, au son d'une musique enivrante.

Bientôt, pourtant, le tangage et le roulis de cette foule ont diminué, les appels se font entendre pour le départ, les groupes se forment et s'ébranlent. Derrière eux, les feux s'éteignent graduellement et les baraques se ferment. La poussière tombe, la brise fraîchit : quelques passants attardés glissent encore çà et là dans l'ombre.

Enfin, la nuit reprend ses droits, le silence se fait, et presque aussi tranquille qu'une église à minuit, le champ de foire semble s'assoupir à son tour sous le regard des étoiles.

E. B. DE LA GUIERCHE.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

La fête nationale a été fêtée le 26 juin cette année, au lieu du 24. Quant à la remettre, on aurait peut-être aussi bien fait de la remettre au 1er juillet, fête de la Confédération. De fait, la Fête-Dieu, la Saint-Jean-Baptiste, la Saint-Pierre et Saint-Paul, la Confédération, toutes chômées des jours ouvriers, et venant si près l'une de l'autre, sont un obstacle sérieux aux affaires. Il serait à souhaiter qu'on pût concilier les intérêts de la religion, du patriotisme et du bien-être matériel du peuple, et que les fêtes religieuses fussent parfois célébrées le dimanche suivant, et les fêtes publiques combinées de manière à moins fatiguer les ouvriers et les commerçants. Soit dit avec toute la soumission due aux lois établies par l'Eglise, et respect que méritent des coutumes vénérables consacrées par le temps. — A Montréal, à Québec, à Ottawa, Saint-Hyacinthe, Trois-Rivières, partout enfin, la fête de St. Jean-Baptiste a été célébrée dignement. Les processions, les décorations, les réjouissances de toute sorte témoignaient du patriotisme des Canadiens. A Montréal, le Rév. Père Lefebvre, O. M. I., prononça un sermon plein d'enseignements, qui a été remarqué même par nos confrères anglais et protestants. A Québec, la fête fut rehaussée de la présence de lord Dufferin, qui sait toujours se manifester à point dans les circonstances où sa sympathie est la plus agréable. Nous n'avons pas l'espace qu'il faudrait pour donner le détail des célébrations, qui se sont faites avec beaucoup d'enthousiasme d'un bout de pays à l'autre.

G. E. D.